



---

**BRUN P., RUBY P., *L'Âge du Fer en France : premières villes, premiers États celtiques.***

Paris, La Découverte, 2008, 178 p., 126 ill. (coll. Archéologies de la France, dirigée par J.-P. Demoule). ISBN 978-2-7071-5664-2.

**Alain Daubigny**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rae/6287>  
ISSN : 1760-7264

**Éditeur**

Société archéologique de l'Est

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2009  
Pagination : 516-519  
ISBN : 978-2-915544-13-8  
ISSN : 1266-7706

**Référence électronique**

Alain Daubigny, « BRUN P., RUBY P., *L'Âge du Fer en France : premières villes, premiers États celtiques.* », *Revue archéologique de l'Est* [En ligne], Tome 58 | 2009, mis en ligne le 31 janvier 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rae/6287>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

## BRUN P., RUBY P., *L'Âge du Fer en France : premières villes, premiers États celtiques.*

Paris, La Découverte, 2008, 178 p., 126 ill. (coll. Archéologies de la France, dirigée par J.-P. Demoule). ISBN 978-2-7071-5664-2.

Alain Daubigney

---

- 1 L'ouvrage comprend une bibliographie de 130 titres, ventilée par chapitres, et un index des lieux et des noms propres (p. 167-176). L'illustration est très abondante, de grande qualité et parfaitement démonstrative ; les légendes sont souvent inutilement redondantes avec le texte proprement dit. Le livre se découpe en six grands chapitres très bien équilibrés (15 à 20 p.), une conclusion et un avant-propos qui sert en fait de chapitre introductif. Au chapitre 3 s'ajoute une « mise en perspective » (p. 80-91) dont le contenu aurait pu être plus judicieusement placé dans les différents chapitres : ce qui concerne l'origine des Celtes (p. 81-83, 91) (avec l'hypothèse originale d'un substrat campaniforme) dans l'avant-propos ; ce qui touche aux systèmes politiques (chefferies... p. 84-87) dans les horizons chronologiques concernés ; ce qui subsiste (complexification sociale p. 87-88) dans le chapitre 3. Les chapitres suivent, en gros, la chronologie ; des chevauchements (ch. 4, 5, 6) auraient pu être évités pour plus de clarté. Hormis quelques redondances et petits défauts de construction interne, l'écriture est exigeante, foisonnante, pétrie tant de recul que d'actualité scientifique. Elle est souvent d'une grande profondeur de vue. Le propos dépasse d'ailleurs largement les horizons géographiques et thématiques ouverts par l'intitulé du livre. Celui-ci témoigne enfin de la révolution qui s'est accomplie en matière d'étude de l'Âge du Fer durant les vingt dernières années, tant du point de vue des méthodes, des problématiques que des connaissances.
- 2 Parler d'Âge du Fer a-t-il encore un sens dans la mesure où les sociétés du Fer s'inscrivent dans la continuité de celles du Bronze, jusque tardivement, dans la mesure où le poids économique du nouveau métal ne jouerait qu'à partir du III<sup>e</sup> s. et où son rôle apparaît sans incidence sur l'émergence de ces phénomènes historiques majeurs que sont la ville et l'État ? Telle est la première question posée par l'avant-propos (p. 7-23) et on y reviendra

souvent (p. 40-43, conclusion). Au-delà, elle ouvre un débat d'ordre historiographique où sont exposées les questions de base (mesurer le temps, appréhender l'espace, saisir la fonction des objets et des sites), les déploiements méthodologiques qu'elles ont suscités et les philosophies de l'Histoire qu'elles ont nourries, de l'« évolutionnisme » fondateur du XIX<sup>e</sup> s. à l'archéologie « postprocessualiste » des années 1980. Vis-à-vis du mouvement des idées, les auteurs se prononcent clairement pour une histoire globale, cherchant à observer, comparer et mesurer tant le « local » que le « tout », ne répugnant point aux questions théoriques ni à la construction d'hypothèses. Ces principes trouveront des applications nombreuses et concrètes dans les chapitres qui suivent. À la fin de cette introduction, il est proposé de rompre définitivement avec la tentation encore actuelle d'une sorte de conception primitiviste des sociétés protohistoriques.

- 3 Le chapitre 1 aborde « Les prémices au cours de l'Âge du Bronze » (p. 24-39). Une première coupure historique se discerne au début du Bronze moyen (vers 1600) avec l'emploi d'un outillage agricole métallique plus performant (haches, faucilles...), un essor des échanges, en relation avec la Méditerranée déjà, des pratiques culturelles nouvelles (dépôts), le rôle grandissant de la femme (stratégies d'alliances matrimoniales) et la mise en place de pouvoirs locaux plus forts. Dès le XIV<sup>e</sup> s., le système de la chefferie, dite « ordinaire » ou « simple », domine l'Europe partout dirigée par des réseaux aristocratiques partageant les mêmes valeurs idéologiques. Pour les élites, masculines surtout, le pouvoir, politique et religieux confondu, est médiatisé par les images de la guerre (armes), de la majesté (parures, objets de toilette), de la mobilité (cheval) et du rituel (vaisselle). Ces chefs contrôlèrent des territoires de 20 à 30 km de rayon, où l'habitat apparaît dispersé (organisé sur la base de finages accessibles en 1 heure de marche) et surtout temporaire (moins de 50 ans), tandis que le cimetière devient fixe et lieu central après 1350. Il faudrait donc en finir ici avec la vision d'un « modèle d'habitat statique et uniforme », avec l'idée d'un « monde villageois immobile ». Certes, mais attention à l'ambiguïté des formules (on préfère un monde de fermes plutôt que villageois). De même, l'idée que, dès le XIV<sup>e</sup> s., les chefs et leur suite de « guerriers à temps plein ou partiel » préfigureraient la chevalerie médiévale, nous laisse-t-elle sceptique (pour la France du moins). Et, quant au problème crucial de la nature du tissu relationnel entre habitats (égalité, centralisation, polarisation et hiérarchie ?) et du niveau de structuration politique, économique et sociale qu'il implique, on attend une opinion un peu plus précise débouchant sur la question de savoir s'il faut déjà comprendre, au Bronze final, ces pouvoirs comme des pouvoirs d'exploitation (relations tributaires...) ou non.
- 4 Le chapitre 2 éclaire le début du Fer : « un début équivoque, 800-625 ». Le début du premier Âge du Fer est équivoque parce qu'il s'ouvre par l'horizon des épées de bronze de type Gündlingen, sorte d'antichambre entre 800 et 730 (moment d'apparition des épées en fer), et surtout, selon les auteurs, parce qu'il est marqué de continuité. L'innovation métallurgique n'est pas déterminante ; l'économie rurale ne change pas fondamentalement et pas plus la trame sociale, toujours fondée sur le même type de chefferie. Tout cela faisant d'ailleurs écarter l'hypothèse des mouvements migratoires qu'on envisageait naguère pour expliquer le passage du Bronze au Fer. Toutefois, la péjoration climatique des années 850-750, facteur de crise, génère simultanément des adaptations visibles dans des mouvements de délocalisation du peuplement des plaines alluviales vers des zones plus enclavées, forestières, dans un contexte où les ressources changent de nature avec l'exploitation présumée du fer, du sel et du bétail considéré

comme seule richesse mobile. Ce chapitre, avec l'évocation du tumulus, est l'occasion de dire la complexité des pratiques funéraires, beaucoup plus difficiles à décoder qu'il n'y paraît au premier degré, mais qu'il faut comprendre globalement comme une forme de discours social et idéologique valorisant, sans grande ostentation, à l'occasion de la mort, qui fonctionne comme rite de passage et rite d'agrégation, un statut « idéal » dont le modèle s'impose sur toute l'Europe. Ce qui est dit plus haut des valeurs de l'aristocratie (et du thème mythologique assemblant le disque solaire et le chaudron, le char ou le bateau, le cheval ou l'oiseau aquatique p. 33) pourrait à notre sens s'investir ici aussi et peut-être mieux. Enfin, alors que cette phase est envisagée comme une simple « parenthèse » (p. 58), nous l'avons perçue, quant à nous, comme une nouvelle étape (cf. DAUBIGNEY A., « Territoire, pouvoir et société, en France et en Europe occidentale, du Bronze final au Hallstatt C », in : GARCIA D., VERDIN F. dir., *Territoires celtiques : espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*, Actes du 24<sup>ème</sup> colloque de l'Association Française pour l'Étude de l'Âge du Fer, Martigues, Bouches-du-Rhône, mai 2000, Paris, éd. Errance, 2002, p. 363-398).

- 5 Chacun garde en mémoire les « *Princes et Princesses de la Celtique* » (Paris, éd. Errance, 1987) de P. Brun ; le chapitre 3 « Une promesse inaboutie, 625-400 » (p. 60-79) vient en actualiser la perspective. La « promesse » tient dans la naissance du fait urbain (3<sup>e</sup> tiers du VI<sup>e</sup> s.) ; elle est « inaboutie » dans la mesure où l'émergence de la ville n'eut qu'un caractère éphémère (jusqu'au 2<sup>e</sup> quart du V<sup>e</sup>, 420 dans le cas de Bourges), illustration parfaite pour P. B. du caractère non linéaire de l'Histoire. Ce phénomène se conjugue d'une complexification sociale accrue, encore jamais atteinte, matérialisée par ce qu'on appelle le phénomène « princier », lui-même s'étendant aux alentours de 450. Le concept de « ville » semble approprié à ces résidences princières qui peuvent rassembler, sur d'importantes surfaces et pour quelques décennies, plusieurs milliers d'habitants ; réunir des fonctions marchandes (réception des importations méditerranéennes notamment ou des produits du voisinage) et productives (développement d'un artisanat spécialisé, de « cour ») ; être le siège du pouvoir politique (magnifiquement illustré par le cas de Vix) et des manifestations culturelles et religieuses qui l'entourent ; polariser le territoire et fonctionner comme des capitales pour des groupes étendus. Il est question désormais, sinon d'États, du moins de « chefferies complexes » d'un rayon d'action d'une cinquantaine de km, intégrant des pouvoirs relais signalés par des tombes aristocratiques à 25 km environ, voire d'autres pouvoirs plus locaux. Le cas du Midi, où s'esquisse aussi la ville mais où les élites dirigeantes se font beaucoup plus discrètes, est envisagé à part. En la circonstance, il serait bienvenu aussi d'insister sur tous ces espaces qui échappent à la « régie » de ces « princes » assimilés aussi à des « despotes » ou à des « rois ». Il est juste en tout cas d'insister sur cette problématique de la proto-urbanisation du monde celtique ; elle sera d'ailleurs à l'ordre du jour du colloque de l'AFEAF en 2010 à Aschaffenburg en Allemagne. Les causes du dépérissement du phénomène princier tiendraient à des conflits sociaux, à des guerres internes (mal saisissables) et surtout au déplacement des axes d'échanges. Deux facteurs principaux en expliquent le développement : une tendance de fond à la complexification sociale d'une part et d'autre part la reprise des échanges à longue distance, dans le contexte d'une « économie-monde » (concept emprunté à F. Braudel), animée par la demande croissante des cités-États méditerranéennes. La nature précise des relations entre Grecs, Étrusques et Celtes est difficile à saisir (indirecte, opportuniste ou directe) mais les produits d'importation (vaisselle en particulier) en sont l'illustration et, selon nous, nombre d'éléments plaident

en faveur de contacts directs. Je serai d'accord avec les auteurs pour considérer qu'il serait imprudent ici, du point de vue des Celtes, de parler de commerce (au lieu d'une économie de la réciprocité) et que les métaux fournissaient une contrepartie essentielle ; je ne souscrirai point, en revanche, à l'idée que les « esclaves » en constituaient une autre (sauf exception et évoquer les Scythes à cet égard ne peut faire argument pour les régions occidentales).

- 6 Intitulée « Turbulences et recomposition » la période de 400 à 180 (pourquoi 180 ?) est donnée comme une phase de transition (ch. 4, p. 92-111). L'étiollement du système princier ne signifie pas la fin des aristocraties car de la Loire moyenne au Rhin des tombes à vaisselle sont encore ostentatoires ; de la Champagne à la Bohême, la statuaire valorise des chefs héroïsés ; en Champagne, où le phénomène est bien lisible, les communautés forment des unités politiques nettement hiérarchisées. Cependant le processus de complexification sociale apparaît en recul, au point, qu'en dehors de ce livre, on a souvent qualifié de notables les titulaires des tombes à char (à 2 roues) qui s'aperçoivent, comme en Champagne, dans des cimetières villageois nombreux et régulièrement répartis. Précisément, la densité démographique, combinée à une péjoration climatique (p. 113), auxquelles on ajoute « le choix d'émigrer » (p. 95) viennent (discrètement) expliquer les migrations gauloises vers l'Italie du Nord et les flancs du monde grec à partir du début du IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> s. Ces mouvements se solderaient par des dépeuplements (diminution du nombre des cimetières), comme dans l'Aisne et la Marne (mais cette apparence peut être trompeuse et par ailleurs Tite-Live évoque surtout des migrants de la Gaule du Centre et du Centre-Est, au sud de la Seine), la promotion de certaines élites féminines restées sur place (mais on est là dans une certaine continuité vis-à-vis du monde princier) et même la « disparition de la chefferie » (p. 93), ce qui nous semble un peu abrupt. Les « filtres », que les auteurs nous invitent à lever dans bien d'autres circonstances, pourraient être, ici aussi, discutés. Le maintien de l'habitat et des capacités de stockage vient contredire la perspective d'un arrière-plan de crise. Certains mobiliers emblématiques (casques), telle ou telle adaptation idéologique (du poids accru du rapace ou du corbeau à la nouvelle figuration dans son ensemble), la multiplication des sanctuaires, dont le rôle territorial, politique et militaire est évident, et le poids sans doute accru de la classe sacerdotale, nous font douter de l'idée d'un dépérissement du pouvoir alors même que se forment les grands peuples et les futures *civitates*.
- 7 Le chapitre 5 (p. 112 - 131) éclaire « les bases d'un nouveau développement, 250-30 » (pourquoi 30 ? dans la mesure où il s'agit dans ce chapitre essentiellement des III<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s.). En effet, à partir de 250, selon les auteurs, s'opère, dans tous les domaines, une véritable transformation d'« échelle » (p. 113, 114, 128, conclusion...) alors qu'on entre dans l'Âge du Fer au sens plein du terme. La vulgarisation du fer, en particulier pour l'outillage agricole, est permise par les sauts qualitatifs de la sidérurgie avec la spécialisation plus fine de la chaîne opératoire entre 250 et 150 (de la réduction à la forge) et l'apparition du haut-fourneau à partir de 150. Cet épanouissement est d'ailleurs un des aspects de la spécialisation artisanale qui est plus générale (verrerie, céramique...). Le fer, et les pratiques agricoles plus performantes qu'il autorise, génère (pour partie) une transformation fondamentale des campagnes visible dans l'élargissement des surfaces utilisées, l'aménagement de l'espace rural (fossés, voirie), la fixation des domaines agricoles, voire le statut de la propriété (privée). Mais, l'emploi du fer n'est qu'un aspect d'une agriculture plus intensive dans laquelle on observe des choix volontaires en termes de spécialisations régionales, de sélection des espèces et même de valorisation des

parcelles cultivées. Cette mutation est sans doute servie aussi, à partir de 250, par le radoucissement climatique, une reprise démographique, le décroissement des campagnes (moyens de transports et communications), la densité plus forte des échanges et la monétarisation de l'économie (naissance d'une monnaie fiduciaire et divisionnaire à partir du milieu du II<sup>e</sup> s.). Dans ce mouvement, les fermes représentent l'acteur principal mais, contrairement à la situation qui prévalait jusque-là, le tissu rural se fait beaucoup plus dense, plus stable et nettement plus diversifié avec une hiérarchisation des sites sur quatre niveaux de richesse (de la petite ferme traditionnelle au grand domaine fortifié) (voir en dernier lieu *Habitats et paysages ruraux... Actes du 31<sup>ème</sup> colloque de l'AFEAF* (BERTRAND I. et alii dir.), Chauvigny, *Mémoire XXXV*, 2009, T. II). À leur côté, apparaissent des bourgades, affranchies des fonctions productives agricoles, et qui préfigurent l'émergence de la ville dans la 2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> s. Ainsi, celle-ci naîtrait, selon nous, du dynamisme de fond du plat pays et pas seulement en raison de la demande extérieure romaine (p. 130).

- 8 Dans le chapitre 6 (p. 132-149) les auteurs nouent fondamentalement « Renouveau urbain et naissance de l'État » (de 180 à 30). Si la perspective est juste, disons d'emblée qu'il est moins équivoque de parler d'« États » (cf. titre, p. 143 et conclusion) que de « l'État ». Le processus d'urbanisation trouverait donc ses racines dans la formation d'agglomérations ouvertes dont certaines sont transformées, sur place ou par transfert, et par décision politique (2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> s.), en véritables « villes » fortifiées. Ainsi réussirait au II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. l'essai qui n'avait pas été transformé au VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. (mais on attend une démonstration plus fouillée de cette idée). La fortification des lieux est donnée comme une condition nécessaire mais non suffisante pour définir l'espace urbain. Celui-ci se caractérise maintenant comme un espace très vaste (jusqu'à 100, 200 ha), structuré en quartiers différents, comprenant, outre la trame viaire, des lieux de réunion et notamment des sanctuaires (cultes plus pacifiques) et où la population peut dépasser 5000 habitants. Derrière l'usage de la monnaie et la pratique de l'écriture se devine une administration complexe et l'exercice de tout un pouvoir politique, économique et social (on ajoutera judiciaire) au sein de capitales régionales. César ne s'y serait pas trompé en frappant, dans la guerre des Gaules, ces centres névralgiques. Paradoxalement, l'archéologie peine à dévoiler les élites dirigeantes sous-jacentes dans un contexte où les tombes deviennent globalement très sobres. En revanche, « chevaliers » et « druides » sont bien mis en exergue par les textes antiques ; au demeurant, ceux-ci n'accordent pas aux « esclaves » la place, à la fois statutaire et économique, que laisse supposer ce que nous lisons p. 138. En l'occurrence, je redis qu'il faut laisser de côté toute « *interpretatio romana* » et assimilation de la Gaule indépendante à l'Italie romaine (cf. mes propres travaux). De même, quand les textes sont sans équivoque et multiples sur l'hospitalité gauloise, est-il risqué de parler d'une « nette démarcation vis-à-vis de l'étranger ». Mais, ces exemples n'enlèvent rien à la richesse d'autres notations.
- 9 Une courte conclusion (p. 150-153) clôt l'ensemble. Elle rappelle quelques points de vue : rôle tardif du fer (ce dont il faudra encore débattre) ; révolution des III<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s., forgeant les bases de l'Europe « nord-continentale » ; niveau de développement et de complexité atteint par la société toujours plus complexe qu'envisagé ; apport de l'archéologie préventive ; va-et-vient entre hypothèses et observations ; comprendre les sociétés dans leur globalité. Naturellement, certaines hypothèses ou propositions faites dans le livre peuvent être discutées (quelques exemples ci-dessus). Mais, précisément, l'ouvrage emporte l'adhésion par les réflexions qu'il suscite et le bilan qu'il offre sous la forme d'un

vaste panorama synthétique. Utile aux étudiants, accessible au grand public de l'archéologie, il devrait aussi réjouir les chercheurs.